Document généré le 19 avr. 2024 04:02

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

Une revue écrite en bleu

LUCIA FERRETTI, *L'Action nationale. Le long combat pour le Québec*, Montréal, Del Busso éditeur, 2019, 320 pages

Andrée Fortin

Volume 14, numéro 2, printemps 2020

URI : https://id.erudit.org/iderudit/93017ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)
1929-5561 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Fortin, A. (2020). Compte rendu de [Une revue écrite en bleu / LUCIA FERRETTI, *L'Action nationale. Le long combat pour le Québec*, Montréal, Del Busso éditeur, 2019, 320 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, *14*(2), 5–5.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ce qui se dépose
pour la pensée

Une revue écrite en bleu

Andrée Fortin
Professeure émérite, Université Laval

Lucia Ferretti
L'Action nationale. Le long combat pour le Québec
Montréal, Del Busso éditeur, 2019, 320 pages

La revue *L'Action nationale* a fêté ses 100 ans en 2017. Née sous le titre *L'Action française* en 1917, elle a ensuite pris le nom d'*Action canadienne-française* en 1928, puis d'*Action nationale* en 1933. L'historienne Lucia Ferreti se penche dans cet ouvrage sur la période de 50 ans qui suit les États généraux du Canada français en 1967. Elle précise avoir lu l'entièreté des numéros et son analyse porte sur le contenu de la revue, sans s'y limiter.

Les titres des chapitres renvoient à la posture de la revue aux diverses étapes de son histoire. Il y a d'abord le « rassemblement » qui correspond à la préparation puis à la tenue des États généraux du Canada français en 1967 et aux années qui suivent. Vient ensuite l'ère de la « confiance » dans les années 1970 jusqu'au référendum de 1980. Les résultats pour le moins décevants de ce dernier conduisent à une période de « désarroi », accentué par le rapatriement unilatéral de la Constitution. L'« espoir » renaît à l'approche du second référendum, époque où le nombre de collaboratrices tend à augmenter. Ensuite, l'autrice parle de « résilience », puis de « vigilance » à propos du projet national et enfin elle qualifie la situation actuelle, depuis le 90e anniversaire de la revue, de « résistance », ces deux dernières périodes étant somme toute assez semblables quant au contenu. Ces titres de chapitres renvoient non seulement à la teneur des articles, mais aussi aux finances et au nombre d'abonnés.

L'Action nationale est non seulement une revue engagée, mais une revue de combat comme l'indique le sous-titre. Pour saisir la portée et les modalités de cet engagement, le monde intellectuel est évoqué dans chaque chapitre par un bref portrait de la présence et du contenu de revues d'idées. Les revues passent et *L'Action nationale* reste. Il faut à cet égard souligner que la revue n'a jamais sollicité de subventions et s'est toujours financée à travers les abonnements et des dons.

La stratégie de la revue est de publier régulièrement des numéros spéciaux issus de diverses rencontres. Au début de la période étudiée, ce sont les États généraux du Canada français et, vers la fin, les dossiers reliés à l'environnement. Tout cela est écrit à « l'encre bleue », selon une expression de l'autrice (p. 65).

Même si cela n'est pas relevé systématiquement, il appert que la revue a toujours été celle d'un homme, de sa garde rapprochée et de ses réseaux personnels et professionnels (François-Albert Angers, Jean Genest, Rosaire Morin, Robert Laplante), et que ces directeurs-rédacteurs, bénévoles, ont réussi à transmettre leur œuvre. En partie à cause de la Ligue d'action nationale et plus largement du mouvement « national » auquel son titre renvoie.

L'Action nationale est non seulement une revue engagée, mais une revue de combat comme l'indique le sous-titre. Pour saisir la portée et les modalités de cet engagement, le monde intellectuel est évoqué dans chaque chapitre par un bref portrait de la présence et du contenu de revues d'idées. Les revues passent et *L'Action nationale* reste.

Bien sûr la revue s'alimente d'une multitude d'auteurs, tant universitaires que membres de divers mouvements sociaux, sans oublier les professeurs de cégep et les membres de la ligue, il n'empêche que tout au long de ces 50 ans, près du quart des articles sont dus à ses directeurs, toujours bénévoles. Les auteurs y sont très largement masculins ; en la matière, c'est assez représentatif du monde des revues. Notons que l'autrice est une collaboratrice de la revue, comme elle s'en explique au début de son livre. Elle en partage les orientations, ce qui est plus évident dans les derniers chapitres correspondant à la période de cette collaboration. Comme il s'agit d'un travail à caractère historique, cela ne gêne pas, car Ferretti sait vraiment de quoi elle parle. Au cours de cette période, les raisons de faire l'indépendance que la revue avance s'infléchissent légèrement. La langue et l'identité demeurent, alors que l'économie tend à se colorer d'écologie, le directeur, Robert Laplante, y étant certainement pour quelque chose, mais aussi la conjoncture.

Qu'est-ce donc au final qui explique la longévité exceptionnelle de *L'Action nationale* ? Lucia Ferretti en donne les indices tout au long de son exposé. Tentons ici une synthèse des éléments ayant contribué à cette longévité : il y a la cause, bien sûr, celle de l'indépendance et surtout celle de la défense de la langue française, les liens avec des mouvements sociaux qui restent toujours en prise avec les débats de l'heure, le soutien constant de la Ligue d'action nationale, mais aussi le dévouement (il n'y a pas d'autre mot) de ses directeurs successifs, qui non seulement furent tous bénévoles, mais sont tous parvenus à se trouver un successeur à la hauteur de la tâche, ce qui doit être souligné, car l'histoire des revues montre que celles reposant à ce point sur les épaules d'une personne parviennent rarement à survivre au départ de celle-ci.

Reprenant autrement les titres des chapitres, disons que le « rassemblement » a marqué toute l'histoire de la revue, non tant celui des forces souverainistes (les liens avec le PQ ayant toujours été complexes, sinon difficiles), que des mouvements sociaux, cela en toute congruence avec les réflexions sur la démocratie et le coopératisme. Le rassemblement est aussi celui qui se révèle à travers les numéros spéciaux et dossiers qui ponctuent son histoire. La « vigilance » et la « résistance » marquent surtout le contenu, qui s'attache aux thèmes de la langue sous toutes ses déclinaisons (affichage, enseignement et littérature), ce qui vaut de la part des divers auteurs et rédacteurs plusieurs flèches lancées aux gouvernements, aux fédéralistes et plus récemment au néolibéralisme. Le « désarroi », s'il a frappé la revue, a touché l'ensemble du mouvement souverainiste. La « confiance » et l'« espoir » ont certainement porté les artisans de la revue pendant les 50 années étudiées.

C'est tout cela ensemble qui explique la « résilience » de *L'Action nationale* qui dure, quand tant de revues disparaissent, et se maintient malgré l'érosion du papier au profit de l'internet. Plus que centenaire, la revue est devenue une véritable institution et les *Cahiers* où paraissent ces lignes en sont le prolongement. Elle est en prise sur l'actualité depuis plus de cent ans et a su s'ajuster aux défis qui ont ponctué le siècle, comme en témoigne la version numérisée (1917-2013) disponible sur le site de la BAnQ. ❖